

RAOUL RUIZ LIVRE SES MYSTÈRES

Après Proust et Giono, le réalisateur chilien adapte l'auteur portugais Camilo Castelo Branco et signe avec les « Mystères de Lisbonne » le chef-d'œuvre de son étonnante carrière.

interview Christine Haas

Paris Match. Qu'est-ce qui vous a séduit chez cet auteur du XIX^e évoquant à la fois "Les mystères de Paris" et "Sans famille" ?

Raoul Ruiz. Son côté "novela" latino-américaine avec des personnages complexes et une ambiguïté morale intéressante. J'ai commencé ma carrière en faisant du théâtre d'avant-garde, mais je gagnais ma vie en écrivant les fins de chapitres de feuilletons mexicains. Quand Paulo Branco (le producteur) m'a proposé ce projet, je lui ai répondu que j'en rêvais depuis quarante ans.

Pourquoi le film dure-t-il quatre heures trente ?

Il fallait installer l'action dans la durée du XIX^e siècle. C'est le problème des téléfilms historiques comme "Les Tudors", où on n'est pas dépaycé car le rythme est anachronique. Or ce qui caractérise une époque, c'est le rythme, ainsi que certaines attitudes, par exemple la présence permanente des majordomes, des gouvernantes, des bonnes qui sont au courant de tout, qui espionnent. Tous ces éléments participent au voyage dans le passé.

Préférez-vous la série télé, qui fait six fois une heure, au film ?

Il y a beaucoup plus de choses dans la série, mais dans chacun des épisodes la flèche narrative est unique. Je préfère le film dont les flèches partent dans tous les sens.

Ce mariage feuilleton-film d'art est-il une manière de vous encanailler ?

Pour moi, ce film est inclassable. J'ai été économe du gros plan. Le côté tableau l'emporte sur le contenu. Je me suis amusé à tourner des chapitres dans les mêmes décors, légèrement transformés, pour créer un effet circulaire.

Qu'est-ce qui vous plaît tant dans les structures labyrinthiques ?

Le labyrinthe fait partie de mes souvenirs. J'ai éprouvé très jeune le plaisir de me perdre. C'est pourquoi j'aime montrer des choses qu'on a vues mille fois comme si on ne les avait jamais vues. Avec la naïveté d'un d'enfant.

Vous servez-vous de vos rêves ?

Je rêve très peu mais je me sers de mes insomnies et du sommeil paradoxal. C'est une phase qui produit une forme de créativité. Dans les "Mystères de Lisbonne", j'ai intégré les souvenirs dans l'histoire à travers une accumulation de détails évocateurs qui passent dans l'inconscient du spectateur et créent une espèce d'enchantement.

Vous êtes le cinéaste contemporain le plus prolifique. Pourquoi une telle frénésie ?

C'est si rare de pouvoir faire un film qu'à chaque fois je me dis que ce sera le dernier. Je tourne beaucoup mais l'in-



certitude reste. Ma femme [la réalisatrice Valeria Sarmiento] me dit: "Tu es comme un petit chien, à chaque fois qu'on te montre une boîte de pellicule, tu remues la queue."

Dans vos films, on meurt beaucoup, mais on revient souvent...

C'est une conviction physique. Au Chili, les gens se ressemblent physiquement. Au pays souvent ils pensent me reconnaître alors que je suis encore à Paris!

Vous considérez-vous comme un cinéaste français ?

La plupart de mes films ont été faits en France ou avec des capitaux français. Ce serait mal élevé de ma part de ne pas me considérer comme un cinéaste français. Mais je reste chilien, car ça ne se perd pas, même en allant à Lourdes! ■

Raoul Ruiz a dirigé les acteurs Léa Seydoux et Ricardo Pereira.

